# ESSAI

N° 43.

# SUR L'AUTORITÉ,

CONSIDÉRÉE

DANS SON APPLICATION AUX SCIENCES MÉDICALES;

## THÈSE

*Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 8 mars 1830, pour obtenir le grade de Docteur en médecine;*

PAR JOSEPH-HÉLÈNE LACOMBE, de Seyssel,

Département de l'Ain.

*Sapientiam omnium antiquorum exquiret sapiens...*
*Narrationem virorum nominatorum conservabit.*
*Ecclesiast.*, cap. 39.

A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT LE JEUNE,
Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n°. 13.

1830.

# FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

*Professeurs.*

| M. LANDRÉ-BEAUVAIS, Doyen. | Messieurs. |
|---|---|
| Anatomie | CRUVEILHIER. |
| Physiologie | DUMÉRIL. |
| Chimie médicale | ORFILA. |
| Physique médicale | PELLETAN. |
| Histoire naturelle médicale | CLARION, *Président.* |
| Pharmacologie | GUILBERT, *Examinateur.* |
| Hygiène | ANDRAL. |
| Pathologie chirurgicale | MARJOLIN, *Examinateur.*<br>ROUX. |
| Pathologie médicale | FIZEAU.<br>FOUQUIER, *Examinateur.* |
| Opérations et appareils | RICHERAND. |
| Thérapeutique et matière médicale | ALIBERT. |
| Médecine légale | ADELON. |
| Accouchemens, maladies des femmes en couches et des enfans nouveau-nés | DESORMEAUX, *Suppléant.* |
| Clinique médicale | CAYOL.<br>CHOMEL.<br>LANDRÉ-BEAUVAIS.<br>RECAMIER. |
| Clinique chirurgicale | BOUGON.<br>BOYER.<br>DUBOIS.<br>DUPUYTREN. |
| Clinique d'accouchemens | DÉNEUX. |

*Professeurs honoraires.*

MM. DE JUSSIEU, DES GENETTES, DEYEUX, LALLEMENT, LEROUX, VAUQUELIN.

*Agrégés en exercice.*

| Messieurs | Messieurs. |
|---|---|
| Baudelocque. | Dubled. |
| Bayle. | Dubois. |
| Berard. | Gerdy. |
| Blandin. | Gibert. |
| Bouillaud. | Hatin, *Suppléant.* |
| Bouvier. | Lisfranc. |
| Briquet. | Martin Solon, *Examinateur.* |
| Brongniart. | Piorry. |
| Cloquet. | Rochoux. |
| Cottereau. | Sandras, *Examinateur.* |
| Dance. | Trousseau. |
| Devergie. | Velpeau. |

Par délibération du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions emises dans les dissertations qui lui seront présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

# A MON PÈRE

ET

# A MA MÈRE.

*Faible témoignage d'une reconnaissance et d'un amour sans bornes.*

J.-H. LACOMBE.

# A MON PÈRE

# A MA MÈRE.

# ESSAI

## SUR L'AUTORITÉ,

CONSIDÉRÉE

DANS SON APPLICATION AUX SCIENCES MÉDICALES.

A la veille d'exercer un état qui fait peser sur celui qui l'embrasse une responsabilité redoutable, nous devons craindre d'être livré à notre sens propre, ou de nous laisser égarer par quelque faux système, ce qui ne serait pas moins funeste. Nous devons craindre de subir l'impulsion que notre siècle peut avoir reçue ; et, puisque nous n'accordons pas plus d'infaillibilité à une époque de temps limitée qu'à l'individualité de personnes, nous devons chercher, autre part qu'à ces deux sources, une règle à notre pratique médicale. L'autorité seule peut nous la fournir. Nous allons donc exposer brièvement les motifs qui nous portent à nous y soumettre, et indiquer l'application de ce principe général au traitement d'une maladie déterminée.

Toute science n'est que la réunion de certains faits. Personne, assurément, ne repoussera cette assertion, si on accorde qu'une vérité quelconque est un fait ; or, ceci n'est point contesté. *La vérité*, dit M. Lamnénais, *est l'être, et hors d'elle il n'y a que le néant.* Remarquez

tout ce qui est soumis aux recherches, aux travaux de l'intelligence portez un œil investigateur sur une science, quelle qu'elle soit, par tout vous ne verrez que des faits; l'esprit de l'homme ne peut que regarder et dire : je vois ou je ne vois pas tel et tel fait, j'aperçois ou je n'aperçois point tel ou tel résultat. En géométrie, par exemple, la preuve, la démonstration de ce théorême : *Tous les angles droits sont égaux entr'eux*, consiste à voir deux choses : 1°. d'un point à un autre on ne peut conduire qu'une seule droite; 2°. une ligne qui rencontre perpendiculairement une autre ligne, forme avec elle deux angles qu'on appelle *droits*, et dont l'ouverture est égale. La preuve des propositions les plus complexes, aussi bien que celle de la proposition qui vient d'être énoncée, peut toujours être réduite à la simple *inspection* d'un petit nombre de vérités premières, ou axiômes.

Mais, dira-t-on, si vous rangez ainsi toutes les sciences sur le même plan, vous privez les mathématiques du titre de *sciences exactes*. Le grand malheur, si elles l'ont usurpé ce titre! or, toutes les sciences et la métaphysique elle-même peuvent le réclamer. En qualifiant ainsi les mathématiques, on a voulu les montrer comme supérieures aux autres sciences, comme ayant seules des fondemens solides, des principes certains. L'erreur est manifeste. Ce qui élève une science au-dessus des autres, c'est l'importance des faits réunis pour elle et non point par elle : cette considération seule empêche les mathématiques d'occuper le premier rang. Quant à la certitude des principes, toute science la possède, s'il est vrai qu'un être est aussi certain qu'un autre être; qu'un fait métaphysique, par exemple, jouit d'une existence aussi assurée que l'est celle d'un fait géométrique. Il y a plus, les mathématiques sont peut-être la plus pauvre de toutes les sciences.

Ce serait nous éloigner de notre but, que de chercher à éclaircir cette dernière idée; il nous suffit d'avoir légitimé les termes avec lesquels la science en général a été définie, et d'avoir sommairement établi que toute science repose et doit reposer sur des principes également inattaquables; c'est-à-dire, sur un certain nombre de faits qui

ne se démontrent pas, dit d'Alembert, mais qu'on suppose (1) vrais, desquels on part, et qui ont pour eux l'assentiment général.

Faisons encore une observation importante, que ne doit jamais perdre de vue celui qui consacre ses jours à la recherche des faits d'un ordre quelconque. Toutes choses ayant été créées par l'intelligence et pour l'intelligence, il en résulte que tout se tient, tout s'enchaîne, parce que tout vient de la même cause et tend au même but. *Omnia propter electos*, a dit saint Paul : de là naît l'impossibilité d'isoler complètement un ordre de faits des autres ordres qu'il précède ou qu'il suit ; la nécessité de reconnaître et d'admettre les derniers, afin de parvenir à une connaissance entière de l'ordre spécial auquel on destine toute son attention. Ainsi la vérité est une, et constituée par l'ensemble de toutes les vérités ; ensemble dont les différentes parties ont certainement leurs lois, mais sans que ces lois puissent se contrarier entre elles. C'est un vaste système où tout est à sa place, où rien n'est arbitraire ; ce sont les rapport des lois de ces différentes parties, ou de ces faces diverses de la vérité, qui sont la science ou l'objet de la science.

Ces principes rappelés, voyons ce que c'est que la médecine : elle est la science qui réunit tous les faits observés sur l'homme. Nous disons sur l'homme en général, et non point sur l'homme malade : personne n'ignore que, pour être étudié, l'état maladif doit être comparé à l'état sain. Nous disons sur l'homme, et non pas sur le corps de l'homme : tout le monde sait qu'un médecin doit s'occuper non-seulement de la portion matérielle, mais encore de la portion intelligente, qui, par son union à la première, forme l'être complexe soumis à son examen.

Ainsi quatre genres de faits constituent l'ordre, la science, appelée science médicale ; ce simple énoncé laisse assez entrevoir

---

(1) *Qu'on suppose*, exprime ici une idée fausse ; il faut dire : *qu'on est obligé de croire*. Ainsi, par exemple, on ne suppose point ; mais on croit forcément, sans qu'on puisse le démontrer *que le tout est plus grand que sa partie*.

quelle carrière immense aura à parcourir celui qui entreprend la recherche des objets variés que renferme ce groupe. Qu'on ne s'y trompe pas, en effet : l'homme étant, par sa position dans l'univers, un centre de relations innombrables, chaque chose est avec lui dans un rapport déterminé et l'affecte d'une manière spéciale ; et si à ces causes nombreuses de résultats dissemblables nous ajoutons les causes que l'homme renferme en lui-même, et qui déterminent si fréquemment des variations dans l'état de son être, on comprendra facilement combien longues et pénibles, combien difficiles doivent être les études médicales.

Mais pour rendre ce travail fécond en succès non contestables, en résultats utiles, que devons-nous faire ? Nous devons consulter l'histoire de la science. Puisque les faits observés sur l'homme sont l'objet de notre étude ; puisque, sauf de légères exceptions, l'homme se présente toujours le même, sa nature étant toujours la même, et que de nombreux observateurs nous ont précédé dans ce genre de recherches : interrogeons ceux-ci, méditons les ouvrages où ils ont déposé le fruit de leurs longues et laborieuses veilles. Bientôt, éclairés par eux, nous pourrons facilement reconnaître le rang, la place scientifique de tel et tel fait qui se renouvelle sous nos yeux ; dirigés par leur expérience, nous nous déciderons à demeurer tranquilles spectateurs du phénomène qui frappe nos regards, ou bien à opposer à sa marche, à son développement des moyens variés et plus ou moins actifs.

Puisque tout se réduit pour le praticien à l'étude historique des faits dont l'ensemble constitue la science qui l'occupe, sans doute, il devra soigneusement élaguer de cet ensemble ce qui n'est pas appuyé sur des témoignages authentiques, discerner le vrai pour l'admettre, le douteux pour en constater l'existence, le faux pour le rejeter. Il suffit pour cela d'entendre les témoins et de peser leurs dépositions.

Cette manière d'étudier la médecine est claire et précise ; seule elle est infaillible. Le simple énoncé nous paraît en démontrer la

sûreté ; « car c'est une de nos idées favorites que l'homme droit est « assez communément averti par un sentiment intérieur de la fausseté ou de la vérité de certaines propositions avant tout examen, « souvent même sans avoir fait les études nécessaires pour être en « état de les examiner avec une parfaite connaissance de cause. » Cependant, il s'en faut de beaucoup que tout le monde adopte ces idées; elles sont repoussées par les solidistes, les humoristes, par tous les systématiques et par les éclectiques.

Or, le simple bon sens nous fait voir qu'un praticien consciencieux ne saurait accorder sa confiance à l'auteur d'un système; car celui-ci ne trouve que deux voies à suivre : ou il embrasse d'un vaste coup-d'œil tous les faits que peut présenter la vie humaine, remonte de ces faits à leurs causes, et, par cette marche analytique, arrive jusqu'à la cause première de tous les phénomènes qu'il a observés; ou bien il imagine une hypothèse gratuite, et sur ce frêle fondement il construit l'édifice entier de la science. Cette dernière méthode est tellement vicieuse qu'elle ne supporte point de discussion; il suffit, pour la faire proscrire, de rappeler que toute science n'est autre chose, et ne peut être qu'une réunion de faits. Quant à l'autre manière de former un système, observons que nécessairement il arrivera de deux choses l'une : les faits, leur liaison et leur cause première (qui, remarquez, ne sera que le premier anneau de toute une chaîne de faits) auront une existence constatée par le témoignage général, ou bien appuyés seulement sur le témoignage de celui qui les raconte; ils se trouveront en opposition avec un plus ou moins grand nombre de faits qui reposent eux-mêmes sur l'assentiment général. Dans le premier cas, le prétendu système n'est qu'une histoire plus ou moins complète de la science ; dans le second, il est un insigne attentat contre le sens commun ; et son auteur ne dit rien moins que ceci : « Je possède moi seul, et seul j'annonce la vérité. Vous, qui désirez la connaître, venez à moi et laissez de côté tous les autres maîtres; rejetez ce qu'ils enseignent, ou n'en prenez que ce qui s'accorde avec mes leçons. » Qu'on y prenne

garde, ce langage n'est point supposé ; réduites à leur plus simple expression, les paroles d'un systématique signifient tout cela ou ne signifient rien.

Nous pourrions dire ici à quelles extravagances sont donc nécessairement conduits les fauteurs de systèmes : tous ils prennent place parmi ces hommes qui cherchent en eux-mêmes la certitude. Mais déjà l'auteur de l'Essai sur l'indifférence a montré au doigt leur folie, et prouvé que *le doute envahit jusqu'au fond le plus intime de leur être.*

Cependant, combien de sectateurs chaque système peut compter ! combien d'imprudens se précipitent, tête baissée, dans la voie que leur trace une audacieuse main ! L'entêtement avec lequel ils demeurent les esclaves volontaires d'une raison individuelle, et repoussent le légitime empire de la raison générale ; leur dédain pour ce qui est éternel, leur enthousiasme pour ce qui n'a qu'un jour de durée nous saisissent d'étonnement. Mais aussi quelle indignation ne soulèvent pas dans notre âme ceux qui les entraînent et les égarent dans les voies ténébreuses de l'erreur ! Ceux qui substituent leurs prétentions superbes aux droits inaliénables de l'expérience des siècles, qui avilissent la science en voulant la dominer, qui foulent aux pieds les autels du sens commun, se font adorer et s'adorent eux-mêmes !

Pour ne pas tomber dans un tel abîme, le praticien doit sortir du cercle étroit de ses pensées individuelles. Vainement on lui dirait : « La médecine ne peut être, aujourd'hui, que rationnelle et physiologique. Les progrès gigantesques qu'ont fait toutes les sciences ne permettent plus de recourir aux idées du moyen âge et des temps anciens ; l'empirisme n'est plus de saison dans le siècle des lumières. »

Nous ne comprenons point cette opposition que l'on veut établir entre l'empirisme et le rationalisme. *Rigoureusement parlant*, dit M. Lordat, *toute méthode curative est empirique.* Rien n'est plus vrai. L'empirique, dans un cas déterminé, conforme sa conduite à celle

des praticiens qui l'ont précédé. Or, on peut défier le rationaliste le plus intrépide de prouver qu'une telle méthode n'est pas raisonnable. Il y a plus : nous le défions de démontrer la légitimité d'un moyen autrement que par l'expérience. Dira-t-il que les altérations de tissus et les phénomènes physiologiques étant connus, cette connaissance dicte l'emploi des remèdes chez l'homme malade ; qu'il s'agit seulement de renouveler un fait ou de l'empêcher de se reproduire ? Mais, pour cela, il ne suffit pas de voir ou d'avoir vu ce fait, il faut, de plus, en apercevoir, en diriger la cause essentielle. Or, pas une seule cause ne peut être aperçue dans les faits multipliés que présente la science médicale (1). Guidés par une philosophie microscopo-matérialiste, les partisans du rationalisme se fatiguent

---

(1) *Mundum tradidit disputationi eorum, ut non inveniat homo opus quod operatus est Deus, abinitio usque ad finem.* Ce passage de l'Ecclésiaste est la meilleure réponse qu'on pourrait faire à ceux qui prétendraient voir dans les sciences autre chose que des faits. Sans doute, ils se récrieraient contre cette espèce d'intervention biblique dans ce qui est, selon eux, étranger à la Bible ; mais que répondraient-ils à celui qui leur dirait : « Si votre raison et votre sentiment repoussent cette vérité, à cause de la source d'où je la tire, ma raison, à moi, l'admet toute entière, à cause de cette source elle-même. Tous vos argumens, sur ce point, viennent se briser contre mon sentiment, qui ne voit en eux que des sophismes, bien qu'il ne puisse en saisir tous les côtés faibles. Je ne reconnais à votre intelligence aucun privilége, aucun droit sur la mienne. Qui décidera entre nous ? Je ne sais. Toujours est-il que nous avons besoin d'un juge. » Et cet indépendant aurait beau jeu, ce nous semble, non-seulement ici, mais encore sur plusieurs points de doctrine auxquels certains esprits reconnaissent une grande importance. Sur cette proposition entre autres : « *Ipsi (medici) verò Dominum deprecabuntur ut dirigat requiem eorum, et sanitatem propter conservationem illorum.* » Et sur celle-ci : « La science psychologique, partie essentielle de la physiologie, doit nécessairement reposer sur ce fait bien compris, *et ait* (Deus) *faciamus hominem ad imaginem et similitudinem nostram.* Nous pourrions multiplier les exemples, mais cette note deviendrait trop longue.

en pure perte à courir à la recherche des causes; ils restent stupidement courbés sur leurs cadavres ; ils observent avec minutie les traces les plus ténues de l'altération la plus légère; puis, fiers et radieux, ils se redressent : « Nous avons, s'écrient-ils, nous avons la clef de l'énigme. Cette membrane était rouge, ce parenchyme ramolli, ce liquide épanché; d'où nous concluons que telle a été la cause, que telle est la maladie, que tel doit être le remède. La chose est évidente; gloire au siècle ! » Et voilà toute leur logique.

Que les empiriques, c'est-à-dire les médecins qui suivent simplement l'autorité pour règle, ne s'en laissent donc pas imposer par les phrases pompeuses de leurs adversaires; qu'ils persistent à consulter et le moyen âge et les temps anciens. Les faits médicaux sont de tous les âges; ils ont pu être observés dans tous les temps. On éprouve, d'ailleurs, plus de satisfaction peut-être dans la lecture des vieux historiens de notre science que dans celle des prôneurs du siècle et de ses conceptions. On peut, dans un certain sens, comparer ceux-ci aux philosophes dont un illustre écrivain a dit avec beaucoup de raison : « Ils ont vanté la philosophie corpusculaire, effort désespéré « du matérialisme poussé à bout, qui, sentant que la matière lui « échappe et n'explique rien, se plonge dans les infiniment petits, « cherchant, pour ainsi dire, la matière sans la matière, et toujours « content, au milieu même des absurdités, partout où il ne trouve « pas l'intelligence. » ( M. *De Maistre.* )

Quant au siècle des lumières, dont on fait tant de bruit, nous n'avons que deux mots a en dire : il n'a de valeur que par les siècles qui l'ont précédé. Au reste, sa supériorité sur la masse des siècles qui le précèdent ne nous est pas démontrée, tant s'en faut. Il serait nécessaire, pour porter un jugement équitable, que nous pussions confronter les richesses propres aux siècles antérieurs avec les richesses que le nôtre possède. Le tableau comparatif n'a pas encore été fait. En attendant qu'il existe, et puisque, comme le dit *G.-L. Bayle*, les observateurs et les praticiens ne peuvent être trop nombreux, il est aisé de voir quelle imprudence commettrait un médecin qui ne

voudrait être éclairé dans sa pratique que par les lumières de son époque. L'expérience la plus large, la plus étendue possible est le seul flambeau qui puisse sûrement guider les esprits. Gardons-nous donc de les en priver, et de vouloir les conduire à la lueur incertaine des faibles rayons qu'un seul âge aurait projetés, d'autant plus que le même siècle n'offre jamais une parfaite conformité d'opinions régnantes sur tous les points du globe. Si le médecin français diffère de sentimens avec l'allemand et l'anglais, opposés eux-mêmes à l'italien, à quoi se décidera le partisan du siècle? Sagement, il ne peut se décider à rien, s'il n'a recours à l'expérience de tous les temps et de tous les lieux.

Et n'objectez pas : *se soumettre ainsi, c'est condamner la science à un état stationnaire.* Un empire est-il arrêté dans sa marche parce que l'on croit aux faits que son histoire renferme? Loin de nous opposer aux progrès de la médecine, nous les hâterons, au contraire, si, admettant comme solide ce qui est fondé sur un témoignage authentique, une fois ces premiers faits connus, nous dirigeons nos recherches ultérieures sur ce qui est encore douteux ou complètement ignoré ; et si, sans réaction rationnelle aucune, nous nous contentons d'enregistrer les faits de l'histoire médicale, qui d'eux-mêmes formeront les dogmes que la médecine est capable de recevoir. Tandis que vous, qui n'adoptez qu'un système ou ne suivez qu'une mode, vous remettez tout en question : pourquoi? parce que votre mode et votre système sont combattus par ceux qui en suivent d'autres, et qu'alors, tous ensemble, vous dites : *Eh bien, expérimentons.* Aussitôt vous vous mettez à l'œuvre, et, ne tenant plus compte de ce qui fut vérifié par vos prédécesseurs, vous ne croyez qu'aux faits par vous-mêmes observés; vous ne jurez que par votre propre expérience. Mais de quel front, soit avant, soit après cette expérience, osez-vous aborder un malade? S'il vous demande sur quel fondement reposent votre diagnostic, votre thérapeutique, lui répondrez-vous : Ils reposent sur ce que j'ai vu et sur ce qu'ont observé les plus judicieux de mes contemporains? Il insistera, il vous questionnera sur l'assurance où vous êtes

que vous et vos *judicieux* contemporains n'avez point erré ; et vous en viendrez à lui dire : Reposez-vous sur ma sagacité; je jugerai, et mon jugement sera infaillible.

Combien est plus sage, plus rassurante, la doctrine que nous défendons ! Par elle, on ne regarde comme positif que ce qui fut affirmé en tout temps, en tout lieu ; on est circonspect par rapport à ce qui partage les suffrages ; on repousse comme erroné tout ce qui apparaît en opposition formelle avec les vérités déjà promulguées ; par elle, ce qui n'a qu'une importance secondaire n'usurpe point le premier rang ; par elle, la raison générale commande et se fait obéir : la raison individuelle propose, se fait examiner et juger par la raison générale.

Ce dernier résultat est celui qui révolte davantage la plupart des hommes. Les meilleurs esprits ont de la peine à se soumettre ; ils ne peuvent se résoudre à convenir, avec Pascal, que *la raison est bien faible si elle ne va pas jusque-là.* Cependant, qu'on y prenne garde, le même Pascal fait observer que *la faiblesse de la raison paraît bien davantage en ceux qui ne la connaissent pas qu'en ceux qui la connaissent.* Un lecteur attentif et judicieux rabaisse la hauteur prétentieuse avec laquelle un écrivain se permet de traiter les maîtres auxquels il est redevable des vérités qu'il connaît. La foule peut bien applaudir et faire même frapper une médaille; mais celui qui résiste à la foule, condamne, et sa décision restera encore lorsque le temps aura usé l'inscription, lorsqu'au bruit des applaudissemens aura succédé le calme absolu du silence. Ainsi le respect pour les anciens, la soumission à l'expérience universelle assurent le succès des travaux entrepris dans l'intérêt de la science. Si on ne l'oubliait pas si souvent, nous ne rencontrerions point ces taches qui déparent les belles productions du talent et de l'étude; nous n'entendrions pas un praticien discutant sur la possibilité des naissances tardives, se demander : « A quoi sert de faire ici l'énumération des écrivains qui se sont déclarés pour ou contre cette opinion ? » et répondre immédiatement : « Examinons plutôt les raisons ou les motifs qu'on a fait valoir de part et d'autre,

et voyons de quel côté penche la vérité ou la vraisemblance. » Habile accoucheur, votre illusion est complète. Il n'y a ni raison, ni motif qui démontre, soit la possibilité, soit l'impossibilité du phénomène que vous désirez connaître ; il n'y a que les faits qui aient ici quelque valeur logique, et vous êtes impuissant à les constater, par le genre d'examen auquel vous allez vous livrer. Pour fixer ici votre croyance, il est essentiel *d'énumérer les auteurs qui se sont déclarés pour ou contre ces faits;* et non-seulement on *peut*, comme vous le dites plus haut, mais on *doit* opposer à *Louis*, *Bouvard*. *Astruc* et *Mahon* l'autorité d'*Hippocrate*, d'*Aristote*, de *Zacchias* et de tant d'autres, qui attestent la réalité de plusieurs naissances pareilles ; tout comme aussi on doit examiner la valeur de ces différens témoignages d'après les conditions universellement admises comme nécessaires pour l'authenticité des faits : c'est une question d'histoire, non d'analyse philosophique et rationnelle.

Citons un autre résultat de ce triste penchant naturel à l'homme, et qui lui fait regarder la soumission comme une honte. M. *Chomel* dit, en traitant de l'hémophthysie : « Un des cas les plus délicats est celui où cette hémorrhagie est liée à un embarras gastrique, et où les saignées sont sans effet pour l'arrêter ; nul doute qu'on ne doive alors, d'après l'exemple, bien plus que d'après l'autorité de quelques praticiens justement célèbres, recourir au vomitif. » On pourrait croire, au premier abord, qu'il n'y a eu ici qu'une légère distraction de la part de ce professeur distingué : car l'*exemple* et l'*autorité* des praticiens sont deux choses identiques ; mais ces deux termes ne sont placés là, en opposition l'un à l'autre, que parce que le second indique rigoureusement un empire et exige obéissance, tandis que le premier paraît seulement engager à l'imitation. Aussi cette antipathie contre l'*autorité* étonnerait-elle peut-être davantage, quand on l'observe chez ce praticien, qui est déjà lui-même une des *autorités* médicales, si on n'avait de fortes raisons pour penser qu'il n'a fait ici que payer un tribut nécessaire au goût de ses contemporains. Presque dans tous les temps on a vu des hommes d'une sagacité profonde,

d'un jugement solide, qui ont cru devoir montrer une semblable condescendance.

Mais souvent on se trompe quand on soutient qu'il faut annoncer la vérité avec ménagement. L'expérience prouve que toujours l'erreur n'a étendu au loin ses ravages que parce que, lors de ses premières invasions, on ne l'a point repoussée avec assez d'énergie. Ne craignons donc pas de proclamer hautement le besoin impérieux de soumettre la science médicale à la loi unique, générale et sacrée de l'autorité. Reconnaissons, avec HIPPOCRATE, *qu'il faut tirer toutes les règles de pratique non d'une suite de raisonnemens antérieurs, quelque probables qu'ils puissent être, mais de l'expérience;* avec CABANIS, *que pour assurer sa marche dans toute science expérimentale, l'homme n'a besoin que de constater les faits;* avec STOLL, *qu'il ne faut jamais rien faire d'important d'après une pure hypothèse ou une opinion;* avec BARTHEZ, *que le pouvoir que possède un moyen curatif de provoquer une certaine détermination ne peut pas être connu de nous* à priori; *que cette connaissance ne nous vient que par l'expérience médicale;* avec SYDENHAM, *que les raisonnemens les plus brillans ne sont pas plus utiles dans la cure des maladies que la musique dans la construction d'un édifice;* avec M. CAYOL, que « les systèmes en « médecine sont des idoles auxquels on sacrifie des victimes hu- « maines... et que la médecine serait le plus grand fléau des sociétés « civilisées, s'il ne s'était pas trouvé dans tous les temps des esprits « sages qui, sachant se placer au véritable point de vue de l'art mé- « dical, nous ont conservé et transmis d'âge en âge le dépôt tou- « jours croissant des saines traditions, des vérités expérimentales, « de ces principes généraux de thérapeutique qui sont indépendans « de toute théorie, et qui doivent être la base de l'enseignement comme « de la pratique de la médecine. » Reconnaissons avec M. RÉCAMIER *qu'on doit faire converger tous les faits vers celui qu'on a sous les yeux, et laisser de côté toute idée théorique;* avec M. RIBES, de Montpellier, *que la médecine est fille du temps et de l'expérience;* avec M. CHOMEL, *qu'au milieu des révolutions qu'ont subies les théories physiologiques, les observations des médecins qui ont étudié la marche de la nature n'ont pas vieilli; et que*

*les principes thérapeutiques qu'ils ont posés n'ont point été soumis aux vicissitudes des systèmes.* En attendant qu'il s'élève un homme dont la main hardie et puissante vienne dépouiller un siècle superbe du vernis trompeur qui le couvre, disons, sans détour, que le présent doit être jugé par le passé; autrement tout s'obscurcit. Le scepticisme le plus absolu est inévitable; il domine toute intelligence non encore asservie, et la contraint à l'inaction la plus entière.

Si l'enseignement qu'il a reçu n'était pas étayé sur l'autorité, le jeune médecin dont l'esprit est capable de réflexion se trouverait dans la plus cruelle perplexité; il ne pourrait faire un pas. Une des premières obligations qu'impose l'adoption de ce principe est donc de ne rien avancer sans citer immédiatement les témoignages qui attestent la vérité du fait qu'on publie, et sans démontrer, encore par l'autorité, que ces témoignages ont une valeur suffisante pour le point de doctrine en question.

Une autre conséquence de ce que nous avons dit est le respect exigé de celui qui étudie la médecine pour les faits que renferment les ordres entre lesquels cette science se trouve placée. Une raison usurpatrice éprouve le besoin vif et pressant de tout expliquer, et demeure incrédule sur tout ce qu'elle ne peut comprendre. En la replaçant sous le joug, ce besoin sera détruit, et dès-lors elle croira sans peine les faits les plus inexplicables, pourvu qu'ils soient appuyés sur le genre de preuves qui leur est propre.

On aperçoit facilement la carrière presque sans limites que nous ouvre le sujet de notre thèse : un principe aussi général que celui sur lequel notre attention s'est portée entraîne après lui un nombre infini de conséquences. D'après ce principe, nous pourrions donc juger d'une manière sévère, il est vrai, mais avec quelque confiance, plusieurs faits observés durant le cours de nos études médicales. Nous pourrions qualifier la conduite étrange de ce physiologiste qui, au moment où il promet de faire connaître les actes intellectuels et moraux observés sur l'homme, renvoie dédaigneusement aux théologiens les personnes désireuses d'apprendre quelle est la source de ces actes;

et la conduite non moins bizarre, quoique plus pardonnable, de ce praticien qui s'irrite contre un malade assez sot pour nier une douleur épigastrique qu'il n'éprouve pas, et mettre ainsi la médecine physiologique en défaut. Nous pourrions embrasser tous les faits de la science ; la tâche serait trop longue et trop pénible. Après avoir reconnu la seule règle qui puisse diriger le médecin, et la nullité de toute science qui ne repose pas sur l'autorité (1), indiquons l'application de ce principe au traitement d'une maladie déterminée.

Pierre Raoul, auvergnat, âgé de dix-neuf ans, d'une constitution médiocrement forte, habitait Paris depuis une année, et y exerçait la profession de porteur d'eau, lorsque, vers le commencement de décembre 1829, il éprouva un malaise général, un sentiment pénible de lassitude. Le 11 du même mois, il se met au lit, accuse un mal de tête peu intense, est sans appétit; diarrhée abondante ; sa faiblesse augmente de plus en plus. Dans la nuit du 14 au 15, le délire se manifeste et persiste jusqu'au 17, jour où le malade est transporté à l'hôpital de la Charité, salle Saint-Jean-de-Dieu, n°. 11. Voici l'état dans lequel nous l'avons observé le 18 : décubitus sur le dos; le bras, étendu sur le lit, y retombe de tout son poids lorsque après l'avoir soulevé on l'abandonne à lui-même; couleur terreuse de la face, immobilité des traits. Interrogé par M. *Chomel*, le malade ne

---

(1) Pour peu qu'on y réfléchisse, on verra que tout ce que nous avons dit doit se réduire à la proposition suivante : la médecine est, comme toutes les autres sciences, une réunion, un ordre de faits ; les faits ne peuvent être connus que par l'autorité historique ou traditionnelle ; celui qui étudie la médecine est donc obligé d'avoir recours à cette autorité et de lui soumettre son esprit.

Il n'était pas indifférent de prendre ce principe fondamental pour le sujet de notre thèse, puisque, de l'aveu d'un professeur de cette école, *il y a anarchie dans les esprits, et plus que jamais besoin de principes et de doctrines ;* puisqu'*on veut des vérités médicales*. Nous aurions désiré pouvoir consacrer plus de temps au développement de ce principe ; mais il nous suffit d'avoir reconnu et exprimé quelque chose de vrai, pour que nous puissions compter sur l'indulgence de nos maîtres, malgré l'imperfection de notre travail.

donne aucun signe d'attention aux demandes qui lui sont faites. Ses yeux entr'ouverts, sont fixes : une seule fois ils se portent lentement sur un de ses compatriotes qui, pour le questionner, emploie vainement son idiome natal. Les joues sont pendantes ; la langue ne peut être avancée hors de la bouche ; ainsi que les lèvres, elle est sèche, couverte en partie d'un enduit brun, et gercée. Le malade avale les boissons qu'on lui présente, mais il ne demande rien; il donne quelques signes de douleur quand on presse la région iliaque droite. L'hypogastre est un peu sonore; l'excrétion de l'urine et des matières fécales se fait involontairement ; celles-ci ont une couleur jaune brunâtre, une consistance presque aqueuse, une odeur fétide. La respiration est naturelle, accompagnée, à droite, d'un râle sibilant ; l'artère donne par minute quatre-vingt-seize pulsations peu fortes et régulières; la peau est sèche et présente, quelques jours plus tard, un grand nombre d'ulcérations gangréneuses dans la portion de son étendue qui recouvre le sacrum et les grands trochanters.

Les symptômes que nous venons d'énumérer distinguent un état maladif connu sous les noms variés de *fièvre adynamique, fièvre grave, fièvre putride, typhus*, etc. Avant d'aller plus loin, nous devrions, ce semble, appliquer le principe d'autorité à l'adoption du terme qui désignera l'affection dont le tableau vient d'être tracé. Il n'y a pas le moindre doute, le choix des termes est d'une grande importance ; il ne peut être abandonné au caprice des auteurs, il est soumis à la loi générale ; mais, comme nous ne nous sommes point chargé de dire ce qui est, comme nous proposons seulement ce qui doit être, il nous suffit de faire cette courte observation, applicable, du reste, à tout ce qui concerne la maladie, à la connaissance de ses phénomènes précurseurs, de son invasion, de ses périodes, de ses complications, exacerbations, etc. : la vérité, pour ce qui touche l'intelligence de ces objets divers, ne peut être aperçue qu'au moyen de l'autorité.

Abordons le plus essentiel, disons quelques mots sur le traitement que réclamait la situation du malade. Dans des cas semblables, les méthodes les plus différentes entre elles ont été employées ; « les débi-

litans et les toniques, les évacuans et les astringens ont été tour à tour mis en usage, et aucune de ces méthodes n'a constamment été suivie de mauvais succès ; » chacune, par conséquent, présente un certain nombre de faits qui paraissent militer en sa faveur, et on a pu appuyer ces faits de plusieurs raisonnemens. Les partisans de la doctrine de la putridité humorale raisonnent ; ils sont poursuivis par ceux qui ne voient dans cette affection qu'un affaiblissement dans les forces vitales, et qui raisonnent à leur tour. Chaque système doit lutter contre une douzaine de systèmes ennemis, et chacun d'eux affirme que la victoire lui reste.

Au milieu de cette mêlée il est une chose curieuse à examiner, ce sont les armes des combattans, les raisonnemens dont ils se servent. Écoutez, par exemple, un solidiste argumentant contre l'humoriste : « En portant, dit-il, un coup-d'œil sévère sur ce mot *putridité*, un « état de décomposition peut-il s'accorder avec les phénomènes de la « vie? et tant que nos parties sont soumises à l'influence de cette der- « nière, peuvent-elles obéir à leur affinité chimique? Toutes les fausses « apparences de cette prétendue putridité ne disparaissent-elles point « à l'époque de la convalescence, ou plutôt lors d'une terminaison « favorable de la maladie? Peut-on oublier enfin que les altérations « des fluides sont toujours subordonnées à l'action vitale des solides, « et que les fièvres dites vulgairement *putrides* peuvent tenir à une « foule de causes physiques ou morales? » Cette série de questions, qui se pressent comme pour vous accabler, et auxquelles on pourrait répondre froidement *oui* et *non*, ne prouvent absolument rien, et étaient incapables de diriger la médication du malade dont nous avons parlé.

Mais, pour secourir ce malade d'une manière efficace, fallait-il croire à la réalité de l'assertion suivante : « Dans quel cahos ne se trouverait-on pas plongé, si on n'avait pas eu occasion de s'éclairer par sa propre expérience » ( *Pinel* )? Assurément non, car l'expérience d'un seul homme est utile lorsqu'elle est corroborée par l'ex- l'expérience générale ; mais elle n'est point indispensable. Voyez d'ail-

leurs où conduit cette prétendue nécessité de l'expérience individuelle. On peut aujourd'hui, après quatre ans d'études, être gradué en médecine; la plupart des pères, qui connaissent cette possibilité, refusent à leurs fils la permission et les moyens de travailler plus long-temps; et néanmoins, durant le cours rapide de ces quatre années, l'élève a dû subir des examens sur quatorze branches spéciales formant la science médicale. Qu'on nous dise maintenant si le chaos auquel on le condamne à cause de son inexpérience peut être évité; si le moyen qu'on lui présente comme nécessaire et assuré sera capable de le diriger dans la thérapeutique, non pas de toutes les maladies, mais d'une seule affection morbide. Qu'on nous dise, en un mot, si, lorsqu'il rencontrera, parmi ceux qui les premiers réclameront son secours, un malade placé dans les conditions où se trouvait Pierre Raoul, qu'on nous dise s'il devra appliquer au traitement d'une semblable affection les résultats de sa propre expérience.

Il ne pourra pas davantage conduire ce traitement d'après les idées d'un systématique ou d'après les idées dominantes d'une époque. Il devra donc, ne se faisant aucune opinion, ni sur le siége spécial, ni sur la nature intime de la maladie, opposer à celle-ci les remèdes dont l'observation générale commande l'emploi. Si elle lui dit: telle circonstance exige un vomitif au début de l'affection, telle autre exige un purgatif, il devra faire vomir ou purger. Le quinquina, le vin, le camphre, le musc, les acides minéraux, les vésicatoires seront, à leur tour, mis en usage à l'époque et de la manière qui seront assignées par elle.

« Remarquez combien il est difficile, pour le cas présent, de trou-
« ver cette règle. Des hommes d'un très-grand mérite ont prétendu, par
« exemple, qu'il fallait recourir au vomitif dans presque tous les cas,
« et d'autres, dont les noms font également autorité, ont soutenu
« qu'il fallait presque toujours s'en abstenir. » Nous en convenons; la règle ne sera pas trouvée sans peine. Mais, de la difficulté, conclurez-vous à l'impossibilité? S'il en est ainsi, nous affirmons qu'il n'y a pas de certitude pour la médecine. S'il n'y a pas de certitude il n'y a point de faits, il n'y a que des doutes, il n'y a point de science.

En niant l'autorité, vous êtes donc conduit à admettre que ce qui jusqu'à ce jour a été appelé *science médicale* n'est qu'une chimère. Et vainement, afin d'échapper à cette conséquence, direz-vous : « Nous croyons devoir nous éloigner de ces opinions exclusives qui se détruisent réciproquement, pour nous rapprocher, le plus possible, de ce juste milieu dont il est si difficile de ne point s'écarter. » D'abord, nous pourrions répondre : en bonne philosophie on n'admet pas de milieu ; ensuite, comment nous prouverez-vous avoir atteint ce juste milieu, votre dernier refuge ?

« On peut, disent MM. *Coutanceau* et *Rayer*, trancher la difficulté. « Nous avons cherché si la maladie dont il est ici question existe, si « les anciens et les modernes l'ont prouvé. D'après ces recherches, « nous soutenons qu'il est superflu de tracer une règle au traitement « de cette affection ; il doit être le même que celui des gastro-entéri- « tes, des péripneumonies, etc., parvenues jusqu'au point où l'agonie « est imminente. » En attendant que les anciens et les modernes veuillent bien récuser des juges sans titres, nous observons à ceux-ci qu'ils ont seulement reculé la difficulté au lieu de la résoudre ; et pour leur ôter la peine de parler dans le désert, nous les prévenons qu'à toute doctrine non fondée sur l'autorité, notre réponse sera toujours : *quodcumque ostendis mihi sit, incredulus odi.*

# PROPOSITIONS

I.

La fluxion imminente, la commençante et celle qui se fait par reprises, exigent la révulsion.

II.

La fluxion avancée, fixément établie, qui a déjà formé congestion, dont les mouvemens ont peu d'activité, ou qui a le caractère chronique, demande les attractions dérivatives.

III.

Les fluxions très-rapides avec grandes congestions exigent des évacuations locales, que par prudence on fait ordinairement précéder de la révulsion et de la dérivation. (Doctrine médicale de *Barthez*, par *J. Lordat.*)

FIN.

# APHORISMES D'HIPPOCRATE.

## I.

La vie est courte, l'art est long, l'occasion fugitive, l'expérience trompeuse, le jugement difficile.

## II.

Aux plus grands maux les plus grands remèdes.

## III.

Tant que la maladie est dans toute sa vigueur, elle exige le régime le plus sévère.

## IV.

Cependant il faut accorder quelque chose à l'habitude, à la saison, au pays, à l'âge.

## V.

Dans les affections aiguës, et surtout au début, il faut rarement employer les purgatifs; ou, si on les emploie, que ce soit après le plus sévère examen.

## VI.

Dans la suppression des règles le saignement de nez est avantageux.